



Le populisme aujourd'hui

« Populiste ! » : le mot semble avoir pris ces derniers temps une connotation péjorative et être ainsi devenu, au même titre que le « fasciste ! » ou le « poujadiste ! » d'antan, l'une des catégories les plus injurieuses de notre vocabulaire politique moderne.

C'est l'un des problèmes essentiels du concept même de populisme qui se dévoile ici, à travers les textes publiés de quatre conférences prononcées en 2005, dans le cadre d'un cycle organisé par l'association Philosophia et l'Université populaire du Lieu unique.

Entre catégorie politique et catégorie savante, le populisme est doté de significations très différentes selon qu'on l'utilise à des fins descriptives, à des fins classificatoires ou à des fins stigmatisantes. Définir ce qu'est le populisme pour désigner dans le même temps qui est populiste, c'est évidemment courir le risque de détourner le vocabulaire scientifique à des fins strictement partisans.

Ce risque révèle une tendance récente de l'analyse politique, qui masque à peine la stigmatisation du « populaire » à travers celle du « populisme ». Car si l'invocation du peuple avait autrefois une connotation valorisante, l'accusation de populisme semble aujourd'hui permettre à certains la stigmatisation de comportements populaires désignés dès lors comme anti-démocratiques. Peut-être d'ailleurs la chose n'est-elle pas si nouvelle que cela, comme tend à le suggérer Jean-Claude Pinson dans sa contribution, qui rappelle l'existence d'un « contre-populisme artiste », profondément lié au statut même de l'artiste – incompris, forcément... – dans une société démocratique. Sous cet angle, l'apparition du « populisme » dans les démocraties contemporaines ne serait rien d'autre que le résultat d'un défaut d'éducation politique ou de « conscience civique » des citoyens ordinaires, et en premier chef des classes populaires, plus enclines que les autres (les classes « cultivées »), à tomber dans les pièges et les séductions du charisme présumé du leader populiste.

Comment au final dénoncer le « populisme », sans tomber dans la dénonciation du « populaire » ? Très stimulantes du fait des différences de styles et d'approches, les quatre contributions proposées s'attachent, sans toujours y réussir parfaitement à éviter cet écueil. On hésite au final entre deux constats potentiellement contradictoires. Le premier consiste à voir dans le populisme la vérité de la démocratie moderne, un phénomène irrépressible, lié notamment à la reconfiguration des espaces du débat public et du champ politique sous la contrainte des médias et notamment de la télévision, ici mise en accusation de manière peut-être un peu rituelle et automatique (comme le suggère par exemple la convergence des critiques contre la « société du micro-trottoir et de la connaissance spontanée » de Maryse Souchard ou la dénonciation du « régime télévisuel » formulée par Jean-Claude Pinson). Le second consiste à voir dans le populisme non

pas tant une tendance irréversible qu'un phénomène limité, un envers possible de la démocratie, une donnée inséparable, propre, mais non exclusive de la démocratie elle-même, que les Grecs envisageaient sous un terme d'ailleurs moins utilisé aujourd'hui – celui de « démagogie ». Contre cette menace, il serait dès lors possible d'agir par la mobilisation de divers moyens (qu'ils relèvent de l'idéologie, de l'éducation ou de la mobilisation sociale).

Le populisme est-il l'essence même de la démocratie moderne, constitue-t-il notre destin ? ou bien n'est-il qu'une forme, certes inquiétante, mais réversible, résistible ? Dans ce cas, sa vigueur ne dépendrait que de notre absence de réactions, de notre incapacité notamment à répondre à la dépréciation d'un « populaire » dont la réhabilitation s'impose. Et comment inventer les méthodes, les formes d'intervention, les discours susceptibles de rendre à une raison politique dénigrée une forme de dignité, et au citoyen ordinaire, un peu de visibilité et tout simplement d'existence ?

De ce point de vue, si les auteurs s'accordent pour noter la vigueur des acteurs de la dégradation « populiste » et de leurs alliés, ils se refusent pour autant à la lamentation et au constat résigné, insistant sur la nécessaire fidélité à quelques principes : l'idéal républicain de l'éducation citoyenne et celui de l'éducation populaire, défendus par exemple par Joël Gaubert et Jean-Michel Vienne ; la défense des médiations, savantes, intellectuelles ou politiques, dont Maryse Souchard rappelle l'importance ; la mise en avant des pratiques réelles contre les lectures à la fois rigides et fantasmées du peuple qui entendent le faire parler et agir tout en le tenant en fait dans une distance méprisante.

Cet ouvrage entend donc, par la présence au cœur de la Cité de « l'éducateur politique », traduire en acte les convictions et analyses proposées. Reste néanmoins une ultime interrogation, qui vient contrarier ce souci légitime de réhabilitation des médiations. La dénonciation du complot comme figure centrale de la rhétorique populiste ne risque-t-elle pas d'aboutir à une défense aveugle des élites, en évitant l'examen de leurs propres responsabilités dans l'apparition et le succès des populismes ? Toute interrogation et toute mise en cause des élites n'est pas illégitime, dans une époque marquée par la confusion des genres. En ce sens, assurément, il faut peut-être aujourd'hui assumer d'être populiste. Et ouvrir aussi l'autre part inévitable et pourtant centrale du débat : celui de l'exercice même de l'autorité dans une société démocratique. De quoi nourrir d'autres cycles de conférences et d'autres ouvrages.

GOULVEN BOUDIC

Maryse Souchard, Jean-Claude Pinson, Jean-Michel Vienne et Joël Gaubert, *Le populisme aujourd'hui*, M'Éditer, 2006, 10 €.